

SHEILA HICKS

Apprentissages

13 septembre – 17 décembre 2016



Musée Carnavalet
Histoire de Paris

NANTERRE

AMANDIERS



45^e édition



SHEILA HICKS Apprentissages

Musée Carnavalet – Histoire de Paris / Mardi 13 septembre au dimanche 2 octobre

Tous les jours de 10h à 18h sauf le lundi, de 10h à minuit le 1^{er} octobre

Vitrines parisiennes / À partir du vendredi 14 octobre

Adresses, horaires d'ouverture et programme complet à partir du vendredi 30 septembre
www.festival-automne.com

Nanterre-Amandiers, centre dramatique national / Vendredi 9 au samedi 17 décembre

Vendredi 9 décembre de 19h à 22h

Mardi, mercredi et dimanche de 14h30 à 19h30, jeudi, vendredi et samedi de 14h30 à 20h30, fermé lundi

Entrée libre

Apprentissages est un parcours en trois temps, déployé de septembre à décembre, aux apparitions successives, intimement liées à la géographie parisienne. Premier temps au Musée Carnavalet, où l'univers de Sheila Hicks dialogue avec l'architecture éclectique de ce musée dédié à l'histoire de Paris, notamment dans la Cour des Marchands-Drapiers et la Cour de la Victoire. Second moment, à découvrir au cours de promenades urbaines, avec un ensemble de vitrines habitées par les gestes caractéristiques de son vocabulaire chromatique, textile et pictural. Enfin, c'est dans le vaste Atelier décor de Nanterre-Amandiers, ouvert au public pour l'occasion, que se redéploient, au sein d'une architecture résolument moderne, les œuvres et matières exposées précédemment, aux côtés d'œuvres inédites. Puisque rien n'est jamais figé, qu'il faut rester curieux, *Apprentissages* souhaite être un parcours « initiatique » et ouvert, où la rencontre avec l'art et la matière enrichit l'expérience commune, de nos corps, de notre mémoire, celle de l'artiste comme celle de chacun d'entre nous.

Commissaire des expositions, Clément Dirié

Co-commissaire pour l'exposition au Musée Carnavalet – Histoire de Paris, Valérie Guillaume

Production Festival d'Automne à Paris

En collaboration avec Paris Musées, le Musée Carnavalet – Histoire de Paris, à l'occasion de son 150^e anniversaire, et Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Avec le soutien de Noirmontartproduction et de la Galerie Frank Elbaz

Avec le soutien de Sunbrella

Avec, pour les vitrines parisiennes, la collaboration de la Galerie kreo (Paris/Londres), de Paris Habitat, de la Régie Immobilière de la Ville de Paris-RIVP et le soutien de la Ville de Paris



Rencontre avec Sheila Hicks, en conversation avec Clément Dirié et Valérie Guillaume

Vendredi 21 octobre à 18h aux Beaux-Arts de Paris – Entrée libre

En parallèle, deux expositions personnelles de Sheila Hicks :

Du 10 septembre au 15 octobre, *If I were wool, would you accept me ?* à la Galerie Frank Elbaz.

Galerie Frank Elbaz – 66, rue de Turenne – 75003 Paris – Informations sur www.galeriefrankelbaz.com

Du 25 octobre au 3 janvier 2017, *Phares Far Away, Ever So Near (Touriou-tan, ken pell e-giz ma tost)* chez Ar Piliquet.

Ar Piliquet – Place de l'Église, Lampaul – 29242 Ouessant – Informations sur www.facebook.com/arpiliquet

Partenaires média

du Festival d'Automne à Paris



Couverture et 4^e de couverture : Sheila Hicks, *Mighty Mathilde and Her Consort*, 2016

Installation, Tramway, dans le cadre du Glasgow International Festival, 2016 – Lin, pigments sur fibre acrylique, filets, 650 x 350 cm

© Cristobal Zañartu

Page 3 : Sheila Hicks dans son atelier, Paris, 2016 © Cristobal Zañartu

« Exploiter les possibilités de chaque matière »

Entretien avec Sheila Hicks



Apprentissages, suite d'installations *in situ* élaborée pour le Festival d'Automne à Paris, se déploie de septembre à décembre 2016 dans plusieurs lieux aux architectures, contextes et publics chaque fois différents. Les deux principaux lieux investis diffèrent significativement. Le Musée Carnavalet – Histoire de Paris et l'Atelier décor de Nanterre-Amandiers, centre dramatique national sont aux antipodes l'un de l'autre : l'écrin architectural éclectique vs. la boîte noire « post-moderne ». Comment envisages-tu ces deux espaces ?

J'imagine que le but de cette question est de savoir ce que je compte faire dans quatre mois, voire plus pour Nanterre où le projet a lieu en décembre... Une demi-douzaine d'idées et de scénarii passent quotidiennement dans ma tête. C'est une explosion d'opportunités, à la recherche de moyens pour les réaliser. Ceci dit, je sais déjà qu'au Musée Carnavalet, l'installation prendra place dans les cours principales du bâtiment, soit la bien-nommée Cour des Marchands-Drapiers, la Galerie avec ses arcades et la Cour de la Victoire où trône la Statue de la Victoire, provenant de la fontaine de la place du Châtelet. Je souhaite y investir les différents niveaux, horizontaux comme verticaux, de l'architecture et du site, depuis les « bordures-broderies » végétales à la française jusqu'aux balcons du premier étage.

À Nanterre, l'espace de production m'inspire par ses dimensions, son côté « plateau brut ». L'installation sera sans doute plus mobile, évolutive, prenant en compte le public. Ce sera le final d'*Apprentissages*. J'ai visité le théâtre et Nanterre en février dernier ; j'ai apprécié l'énergie et la singularité de cette ville. Comme à mon habitude, l'idée est également de réutiliser les matières d'une installation à l'autre. En tout cas, j'espère que ça sera extraordinaire. Ces deux beaux lieux méritent des miracles.

Paris est en quelque sorte le thème général d'*Apprentissages*, notamment avec les vitrines parisiennes investies au cours des mois d'octobre et novembre. Avec elles, nous allons proposer des interventions à plus petite échelle, de la surprise, la découverte de bulles de couleur et de matières au cours de promenades dans le Paris quotidien. Tu habites à Paris depuis 1964. Comment décrirais-tu cette ville ?

J'habite à Paris depuis cinquante ans. Je me ressource à « lécher ses vitrines » et à découvrir des nouveaux chemins au fil des saisons. J'ai appris à apprécier l'histoire et la culture de ce pays « gaulois » grâce à mes enfants et petits-enfants, nés et élevés ici. Depuis 1964, Paris et mes ateliers successifs sont le centre de mon activité. En 1972, j'ai participé à l'exposition *72-Douze ans d'art contemporain en France* au Grand Palais. Je n'oublierai jamais cette expérience. Cela a été déterminant pour mon avenir. En plus de mes collaborations avec Suzy Langlois – la première galerie à m'exposer à Paris, située alors boulevard Saint-Germain – et Carmen Martinez, qui était installée rue du Roi-de-Sicile dans le Marais, dans les années 1970-1980, l'exposition *FIL* à Montreuil en 1978, organisée par Mic Fabre, fut aussi un moment important. Enfin, le fait que le visuel générique du Festival d'Automne à Paris 2016 soit un détail d'une installation réalisée en 1991 et intitulée *Paris s'éveille* me plaît beaucoup. Un titre prédestiné ! Les possibilités toujours plus rapides de déplacements m'ont permis de travailler partout dans le monde. J'en ai bien profité : Mexique, Inde, Maroc, Japon, Corée du Sud, États-Unis, Suisse, Chili, Allemagne... Tout en revenant toujours à Paris, dans mon « jardin d'hiver », et en découvrant la France, notamment Trélazé, près



d'Angers, où se trouvent les mines d'ardoise, et la Bretagne où j'ai de profondes attaches. Et puis, bien sûr, il y a le Nebraska, où je suis née et où je viens d'ouvrir une rétrospective à Omaha. C'était une manière de le redécouvrir et de lui dire au revoir. Le Nebraska, c'est en quelque sorte mon lieu mythologique.

1964, l'année où tu t'installes à Paris, est également l'année, selon l'histoire canonique de l'art, du « fameux déplacement du centre de l'art de Paris à New York », avec la remise du Grand Prix de la Biennale de Venise à Robert Rauschenberg. Je trouve emblématique ton mouvement inverse, des États-Unis vers l'Amérique latine, le Mexique, puis Paris. Parlons maintenant de la matière première : le textile. Celui-ci, sous toutes ses formes, tailles, couleurs, est la grande affaire de ta vie. À quel moment as-tu compris que cela pouvait être un langage universel ? Que le textile pouvait réaliser la synthèse des arts entre peinture, architecture, sculpture, entre archéologie, anthropologie, modernisme et artisanat ?

C'était une évidence que les archéologues et historiens ont documentée depuis l'existence des civilisations. Un ouvrage fut essentiel : *Les Textiles anciens du Pérou et leurs techniques* de Raoul d'Harcourt (1879-1971), paru en 1934, l'année de ma naissance. Quand j'étais à la Yale University, étudiant parallèlement la peinture avec Josef Albers et les civilisations précolombiennes avec Georges Kubler, je fus happée par les tissages de ces dernières : leur contenu et surtout leurs structures, leurs modes de « fabrication », par les relations entre couleurs, dessins et formes. Ce livre n'était alors disponible qu'en français – ce fut peut-être ma première rencontre avec cette langue. La rigueur et la sophistication avec lesquelles les créateurs péruviens ont maîtrisé les croisements de fils en trois dimensions sont exemplaires. C'était bien plus intrigant que le programme du Bauhaus ! Les anciens Péruviens savaient notamment composer dans un espace prédéfini par quatre lisières, tisser en forme et sans couture – parfois dans des dimensions étonnantes –, utiliser les fentes pour des effets décoratifs ou fonctionnels, jouer sur les symétries et les répétitions de motifs souvent imbriqués les uns dans les autres, achever des doubles-faces et des constructions de plusieurs épaisseurs de même qualité. Mon enthousiasme pour ce livre m'a incitée à entrer avec beaucoup de liberté dans le jeu des interactions de fils, m'autorisant, dans la droite ligne de ces créateurs, les jeux intellectuels et la création d'un langage universel. Toute la série des « Minimés », initiée en 1958, vient de là et des voyages d'étude effectués en 1958-1959. J'ai pu photographier les tisserands indigènes et les sites archéologiques pré-incas. Tout

comme l'enseignement de la Yale University, ces voyages « initiatiques » et la découverte de ces paysages continuent de m'inspirer profondément.

Comment définirais-tu ta pratique ?

Je fais des nœuds et, après, je les défais pour comprendre. Je dois avouer que j'accorde de moins en moins d'importance aux définitions, aux catégories (art, artisanat, arts décoratifs, etc.). Je n'ai toujours pas compris ce qu'était le « Fiber Art » par exemple... L'important, ce sont les idées et les tester, comment réagir et interagir avec la matière, étudier ce à quoi nous sommes sensibles. Mon ambition et mon plaisir de tous les jours, c'est d'exploiter les possibilités de chaque matière pour un résultat visuel élaboré conjointement par les mains, les yeux et la pensée. Mon attention est toujours largement ouverte. J'enregistre (presque) tout ce qui croise mon regard, que cela m'attire ou non. C'est pour cela que j'apprécie particulièrement d'intervenir dans des lieux comme le Musée Carnavalet, le théâtre Nanterre-Amandiers et l'espace urbain parisien. Il faut ressentir, puis trouver la meilleure manière de répondre à ses sensations.

Une notion centrale dans tes œuvres est la séduction, le plaisir, la joie, le bonheur visuel et physique qu'elles apportent, pour toi comme pour le spectateur.

J'ai réfléchi sérieusement à cette question. Une chose est sûre : le textile est un moyen incomparable pour construire le dialogue avec l'autre. Chacun peut venir ici, s'asseoir, commencer la conversation tout en manipulant des fibres. Il n'y a pas une bonne manière de faire et une mauvaise. Vous pouvez tisser de manière incorrecte et quelque chose en sortira, un « bâtard » très intéressant. Bien sûr, les couleurs et les textures sont très importantes dans ce que je fais. Il y a un aspect expérimental. Il y a de l'humour mais c'est aussi une chose sérieuse ; il faut faire l'effort de comprendre comment cela fonctionne. Cela peut être hypnotique, surprenant.

Tisser conduit-il à une sorte de transe ? Ou es-tu toujours consciente de ce que tu fais ?

La transe, bien sûr ! Quand tu réalises ce geste répétitif, tu es engagé dans un processus ; tu ne vois presque plus ce que tu fais ni le temps qui passe. Très vite, il est 22 heures. C'est la nuit ; le temps a passé mais tu n'as jamais l'impression de l'avoir perdu. Même si tu ne pensais à rien de précis. Quelque chose passait dans ton esprit et dans ton corps, de manière gratuite, sans réelle signification.

Propos recueillis par Clément Dirié, juin 2016

Ci-contre : Sheila Hicks, *Bamian (Banyan)*, 1968/2001 (détail)
Laine, 260 x 260 cm
Collection Museum of Fine Arts, Boston © Cristobal Zañartu

Sheila Hicks

Depuis les années 1960, Sheila Hicks (née en 1934 à Hastings, Nebraska) élabore une œuvre, au vocabulaire chromatique et formel singulier, qui trouve son point d'équilibre à la croisée des arts appliqués et de l'art contemporain. Elle a dédié sa vie aux textiles et aux fibres (laine, corde, soie, coton, lin, fibres synthétiques, etc.), qu'elle emploie, sculpte et magnifie dans des œuvres de toutes dimensions, de la série des « Minimes », inspirée des textiles précolombiens (depuis les années 1950), aux installations monumentales réalisées au sein d'édifices publics et à l'occasion de commandes privées (Ford Foundation, New York, 1967-2015 ; *The Four Seasons of Fuji*, Fuji Art Center, 1992-1993). Fibres et textiles donnent forme à un « langage international » tactile, sensible et immédiat. Comme l'indique Gallien Dejean, commissaire de l'installation *Baōli* au Palais de Tokyo (2014), il faut « comprendre que son intérêt réside moins dans la technicité d'un savoir-faire artisanal que dans l'élaboration émanicipatrice d'un nouveau langage. Sa démarche est presque sémiologique, dans le sens d'une déconstruction de la structure des médiums traditionnels. Son œuvre est un recyclage perpétuel. Chaque nouveau projet détricote le précédent afin d'adapter son vocabulaire formel à l'espace suivant. Cette déconstruction permanente est l'outil qui lui permet d'élaborer un nouveau langage, celui qui surgit d'un espace coloré émancipé, situé dans l'intervalle entre peinture et sculpture. »

Élève de Josef Albers et Georges Kubler à la Yale School of Art and Architecture (1954-1959), elle y étudie la peinture et rédige une thèse sur les textiles andins, notamment auprès de l'archéologue Junius Bird et d'Anni Albers. En 2008, elle co-préface, avec Sophie Desrosiers, la réédition française de l'ouvrage fondateur de Raoul d'Harcourt de 1934, *Les Textiles anciens du Pérou et leurs techniques* (Flammarion, 2008).

À la fin des années 1950, elle effectue plusieurs séjours de recherche en Amérique latine (Chili, Pérou, Argentine, etc.). Y sont alors organisées ses premières expositions personnelles en 1958-1959, notamment en duo avec le photographe chilien Sergio Larrain. Après quelques mois d'études à Paris en 1959-1960, où elle fréquente principalement la communauté latino-américaine, elle s'installe pour cinq années au Mexique entre 1960 et 1964 et y fonde son premier atelier. Elle y collabore avec les grands architectes et artistes modernistes Luis Barragán, Mathias Goeritz et Ricardo Legorreta. En 1960, à l'instigation de Philip Johnson, le Museum of Modern Art de New York fait l'acquisition

de sa première œuvre jamais acquise par une collection publique : *Blue Letter* (1959). En 1963, commentent sa longue collaboration avec Knoll International et ses premières commandes d'aménagements d'intérieurs – une activité qu'elle mène parallèlement avec sa pratique d'exposition et de création plastique depuis lors (13^e Triennale de Milan, 1965 ; CBS Building, New York, 1966 ; Air France, 1969-1977). La même année, Sheila Hicks participe à ses premières expositions en Europe. Elle s'installe définitivement à Paris en 1964, dont elle a fait depuis plus de cinquante ans le centre toujours actif et ouvert de sa pratique. Intitulée *Formes Tissées – Formes Architecturales*, sa première exposition française a lieu en 1968 à l'American Center de Paris, suivie un an après par *Murs et Fibres* à la Galerie Suzy Langlois. La préface du catalogue est assurée par l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, époux de l'historienne du cachemire Monique Lévi-Strauss, un couple ami de l'artiste.

En 1972, avec Niki de Saint Phalle, elle est la seule artiste femme à participer à *72-Douze ans d'art contemporain en France* (Grand Palais, Paris) avec l'installation *Je savais que si j'y venais un jour j'y passerais toutes mes nuits* (1972). Dans les années 1970, elle participe également aux premières éditions de la Biennale de la Tapisserie de Lausanne. En 1974, le Stedelijk Museum d'Amsterdam lui consacre sa première exposition rétrospective.

Durant les décennies suivantes (1975-2010), Sheila Hicks poursuit ses nombreuses activités de commande et d'exposition, multipliant les expériences d'enseignement et de conseil (notamment pour relancer l'artisanat textile marocain ou les savoir-faire locaux d'Afrique du Sud) ainsi que les voyages d'étude, créant de nombreux ateliers (Inde, Maroc, Amérique latine, Japon, etc.). Dans les années 1980, elle est également la rédactrice en chef de la revue *American Fabric and Fashion*. Pour Sheila Hicks, la création est un processus en mouvement, qui se nourrit des rencontres et dialogues qui la marquent, des cultures et des techniques étudiées, des architectures investies.

En 2016, Sheila Hicks participe à la 20^e Biennale de Sydney, au Glasgow International Festival et à *Weaving & We-2nd Triennial of Fiber Art* de Hangzhou. Le Joslyn Art Museum d'Omaha (Nebraska) organise à l'été 2016 la rétrospective *Material Voices*. En France, elle a exposé en 2014 au Palais de Tokyo (Paris) et au Consortium (Dijon) ; à l'étranger, à la 30^e Biennale de São Paulo en 2012, à la Biennale du Whitney (New York) en 2014, et à la Hayward Gallery de Londres en 2015.

Ci-contre :

Sheila Hicks, *May I Have This Dance? (In Progress)*, 2002-2003
Cour de son atelier, Paris, 2003 © Cristobal Zañartu



Apprentissages, un parcours en trois temps

© François Grunberg



Musée Carnavalet – Histoire de Paris

Le Musée Carnavalet, dédié à l'Histoire de Paris, conserve plus de 600 000 œuvres (objets archéologiques et historiques, décors, mobilier, maquettes, enseignes, photographies, arts graphiques, peintures, sculptures, monnaies...) présentées dans un cadre patrimonial exceptionnel : deux hôtels particuliers au cœur du Marais. Entre 2017 et 2019, le musée fera l'objet d'une rénovation de grande ampleur pour restaurer le bâtiment, le rendre accessible à tous et proposer une muséographie attractive et innovante. L'exposition *Apprentissages* est ainsi l'occasion de visiter le musée avant sa fermeture le 2 octobre 2016.

Adresse : 16, rue des Francs-Bourgeois – 75003 Paris
Métro : Saint-Paul, Chemin Vert
www.carnavalet.paris.fr

© 8, rue Saint-Bon/Aurélien Mole

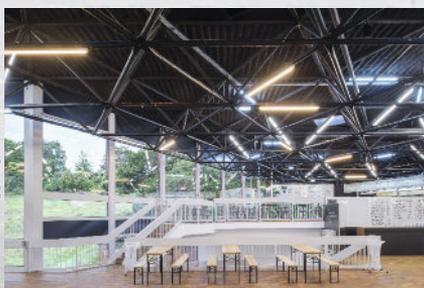


Vitrines parisiennes

Le deuxième temps d'*Apprentissages* prend la forme d'une « exposition éclatée » à découvrir au gré de promenades dans Paris, ou en se rendant sur www.festival-automne.com pour connaître les adresses accueillant les œuvres de Sheila Hicks. Réparties dans différents quartiers, rive droite comme rive gauche, ces vitrines ont un cœur, véritable centre d'informations sur le projet, situé rue Dauphine, exactement en face du premier atelier parisien de Sheila Hicks.

Centre d'informations des vitrines à la Galerie kreo
Adresse : 31, rue Dauphine – 75006 Paris / Métro : Odéon
Ouvert du mardi au samedi de 14h à 19h du 25 octobre au 30 novembre

© Martin Argyroglo



Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Nanterre-Amandiers est un théâtre de croisements entre les arts, dédié aux écritures scéniques contemporaines et à la recherche. Un lieu de création ouvert sur le monde proposant à un large public les visions stimulantes, nécessaires et audacieuses des artistes de notre époque. Nathalie Vimeux, co-directrice depuis janvier 2014, s'engageant vers de nouveaux projets, Philippe Quesne en assure désormais seul la direction.

Adresse : 7, avenue Pablo Picasso – 92000 Nanterre
RER A Nanterre-Préfecture, sortie Carillon
www.nanterre-amandiers.com

www.festival-automne.com

